

SAINT SILVIN, ÉVÊQUE, RÉGIONNAIRE

718

Fêté le 17 février

Vers l'an 718, mourait de la mort des justes, près du monastère d'Anchy-les-Moines, non loin d'Hesdin, saint Silvin, qui jeta sur le 7^e siècle un vif éclat par la grandeur de sa sainteté. Un certain évêque nommé Anténor, homme très religieux, mais peu versé dans la littérature, s'efforça de recueillir les mémoires sur la vie de Silvin, désirant l'honorer après sa mort comme il l'avait fait pendant sa vie; il voulut conserver à la postérité tout ce qu'il avait appris de la sainteté de ce personnage. Cet ouvrage demeura dans l'oubli jusqu'au temps de Leutwithe, abbesse d'Auchy. Cette femme retrouva au milieu des archives la vie de saint Silvin; après l'avoir parcourue, elle s'aperçut le beaucoup de fautes et d'incorrections de langage. Pleine de dévotion pour saint Silvin, elle fit corriger le style d'Anténor, tout en conservant le sens des détails. Cet auteur primitif était contemporain et disciple du saint évêque. Nous allons donner ici la traduction de cette vie composée par Anténor et corrigée par un auteur anonyme du 9^e siècle.

«De notre temps» – nous traduisons textuellement l'ancienne légende – «de notre temps s'est élevé par la permission divine, aux contrées du Midi, un exemple de justice et d'admirable sainteté dans la personne d'un nommé Silvin, évêque et confesseur de Jésus Christ. Il a été placé entre un âge qui n'est plus et un âge qui n'est point encore, pour réunir en lui les mérites des Saints qui l'ont précédé et devenir le modèle de ceux qui devaient le suivre.

«La noble terre de Toulouse donna le jour à Silvin; le pays de Théroouanne le posséda. Il fut illustre par sa naissance, plus illustre par sa foi et sa sainteté selon l'ordre de Dieu. Ayant paru au temps du premier roi Charles (Martel) et de Chilpéric, il vécut jusqu'à la bataille de Vincy entre Charles et Rainfroi, maire du palais, dans laquelle se fit un horrible carnage et où Rainfroi prit la fuite.

Dans sa jeunesse, il épousa une jeune fille; mais revenu à lui-même et dirigé par les conseils de la suprême sagesse, il renonça à cette alliance, pour imiter dans une chasteté parfaite le Fils de la Vierge, à qui plaît tout ce qui est pur. Il céda au souvenir de cette parole de l'Evangile : «Celui qui quittera sa maison, ses frères, ses soeurs, son père, sa mère ou son épouse pour mon nom, recevra le centuple ici-bas et la vie éternelle ensuite.

Conduit par la main divine, pour augmenter le mérite de sa sainteté et sauver un grand nombre d'âmes, il se rendit dans la partie de l'Occident, au pays de Théroouanne, où il gagna à Dieu beaucoup de peuple.

Il recevait assidûment dans sa maison les étrangers et les pèlerins comme Jésus lui-même, lavant leurs pieds, les nourrissant, les habillant selon ses facultés.

Il se plaisait à répandre son bien dans le sein du pauvre. Sans s'embarrasser du lendemain, docile au précepte de l'Evangile, qui dit : *qu'à chaque jour suffit sa peine*, il méprisa le monde et vécut en s'élevant au-dessus de toutes les choses périssables de la terre, aimant Dieu de toutes ses forces et n'aspirant qu'à l'immortalité. Il usait seulement d'un cheval dans ses voyages, non pour se délasser, mais à cause de la faiblesse de son corps, qui parvint à une extrême vieillesse.

Il entreprit plusieurs pèlerinages pour l'amour du Tout-Puissant, visitant les tombeaux des Saints, y répandant des prières, ne voulant laisser aucun juste sans l'intéresser au terme de son voyage ici-bas, sans chercher un soutien dans ses prières : persuadé qu'il faut s'entourer du secours des autres pour parvenir à l'éternelle gloire, puisqu'il est écrit qu'il est difficile à l'homme seul de se sauver.

Non seulement il visita dans ses pèlerinages les provinces qui sont bornées par l'Océan, mais encore il traversa les mers et se rendit dans cette terre où notre Sauveur Jésus Christ prit la forme humaine et passa sa vie. Après avoir parcouru

divers lieux, il parvint à cette montagne du Golgotha appelée Calvaire, où notre Sauveur fut crucifié par les Juifs infidèles et les soldats romains. Il vint ensuite sur les bords du Jourdain où le Seigneur fut baptisé, sanctifiant notre baptême; il se lava dans les eaux du fleuve, joyeux et reprenant une nouvelle vie, heureux d'avoir pu accomplir un désir qui était le plus ardent de son coeur !

Il honorait avec une grande vénération les temples des saints, faisant brûler des flambeaux dans leur enceinte, y célébrant les sacrés mystères et y offrant le sacrifice de la prière. Il aimait les prêtres, respectait les moines, veillait sur les vierges pour leur apprendre à conserver jusqu'à la fin le trésor de la chasteté de l'esprit et du coeur; il prêchait tous les jours en présence du clergé et du peuple de la manière la plus parfaite, exhortant tous les pécheurs à la pénitence, et implorant sans cesse pour leurs péchés la miséricorde divine. En qualité de ministre de Jésus Christ, il écoutait la confession des peuples, leur donnait des conseils, les instruisait dans les voies du salut, les exhortait à n'abandonner jamais les sentiers de la justice, disant à tous que le joug du Seigneur était doux et léger, qu'il n'y avait rien de plus utile que de le servir, lui qui donnait un éternel royaume à ceux qui l'aiment de tout leur esprit, de tout leur coeur et de toutes leurs forces; que c'était une véritable folie d'obéir à Satan, qui ne peut promettre à ses serviteurs qu'une peine éternelle et des feux qui ne s'éteindront jamais.

Il consacra à Dieu tout ce qu'il posséda, et jamais il n'attribua à son mérite le bien qu'il opéra, mais à la bonté divine. A la place des biens périssables de la vie, il s'attacha à ceux de l'éternité. Il construisit sur ses domaines, à la gloire de Dieu tout-puissant et du Saint dont il portait le nom, deux églises, l'une en un lieu appelé Maurice, l'autre à Saint-Remy-Campagne, dans l'Artois, afin que les louanges de Dieu y fussent perpétuellement célébrées.

Il racheta plusieurs chrétiens captifs dans les contrées lointaines; il donna aussi la liberté à plusieurs esclaves, après les avoir instruits des principes de la foi et marqués du signe de la croix. Silvin avait pour habitude, quand les malades allaient à lui, de prier Dieu pour eux au fond de son coeur et de guérir leurs âmes; puis il leur offrait des bains et d'autres remèdes bénits, tels que l'huile sanctifiée; et après leur avoir donné la sainte communion, il les renvoyait dans leur demeure dans un état plus satisfaisant que si jamais ils n'eussent été atteints par la maladie.

Il pratiqua de grandes austérités. Pendant quarante ans une prit d'autre pain que le pain eucharistique, se contentant de quelques herbes et de quelques fruits. N'ayant jamais porté de vêtements somptueux, il n'en usa quelquefois de précieux que dans l'oblation du saint sacrifice. Il était vêtu d'habits simples et grossiers, observant cet oracle de l'Esprit saint : «Ne vous habillez pas magnifiquement» ; et cet autre : «Ceux qui sont mollement vêtus habitent le palais des rois». Il combattit pour son prince avec le cilice et la cendre, et non avec des ornements mêlés d'or et de pierreries. Il ne prenait jamais son sommeil sur un lit préparé, mai sur du bois ou sur la terre nue. Pour pouvoir asservir son corps, il le traitait comme un esclave inutile : il entourait pendant plusieurs jours ses membres de cercles de fer macérant sa chair par ces instruments dévorés par la rouille; il agissait ainsi au souvenir de Jésus Christ qui expira sur sa croix, attaché par des clous de fer, sur le bois de son sacrifice. On le vit porter à Rome d'énormes pierres et les déposer comme un trophée devant les portes de la basilique de Saint-Pierre.

Il désira souvent, pour rendre à Dieu ce qu'il en avait reçu, remporter la couronne du martyr; mais les persécutions ayant cessé, il ne trouva personne, au milieu des triomphes de la foi dans l'Eglise, qui pût lui donner la mort. Il aspira aussi à la vie solitaire et à la contemplation de Dieu par l'abandon des choses humaines. Ses continuelles infirmités mirent des bornes à ses désirs : il devint l'égal des martyrs par les tourments auxquels il soumit ses membres, et son étonnante abstinence le plaça au rang des héros du désert.

Nous devons maintenant raconter comment cette âme bienheureuse quitta la prison de son corps pour entrer, dans le séjour de la gloire. Vers la fin de sa vie, il se sentit saisi par la maladie et consumé par la fièvre. Plus

son corps était accablé, plus il exaltait son Créateur; soutenu par ces paroles de l'Apôtre : «Lorsque je suis infirme; alors je suis puissant.» Quand il sentit sa fin approcher, il fit célébrer devant lui les saints mystères et chanter les psaumes, recevant le corps du Seigneur en se marquant du signe de la croix.

Il avertit ceux qui l'entouraient d'avoir toujours dans leur pensée le jour de leur mort, de fuir le péché et d'avancer saintement dans les sentiers de la vie. Habitue à louer son Rédempteur dans les jours de son existence, il persévéra dans ces sentiments jusqu'à sa mort. Le soir du samedi, il vit une troupe d'anges courir au-devant de lui. Fortifié par cette, céleste vision, il dit à haute voix à tous les assistants : «Les anges viennent à nous ! les anges viennent à nous !» et il rendit aussitôt l'esprit. Personne ne forma le plus léger doute sur son entrée dans les cieux par les mains des anges qui étaient venus le prendre. Le jour du sabbat ou du repos auquel il mourut, marqua le repos éternel dont il jouit dans la gloire.

Un grand nombre de prêtres, de clercs et de saintes femmes assistèrent ses funérailles. Le chant des hymnes sacrées était interrompu par les pleurs qu'on répandait sur la mort d'un aussi saint pontife. Ses serviteurs et ses familiers pleuraient encore plus que les autres, disant que jamais ils ne trouveraient un aussi fidèle protecteur. Les peuples versaient des larmes sur la terre, et les anges se réjouissaient dans le ciel; les premiers croyaient avoir perdu un père, et ils retrouvaient un protecteur.

On députa un courrier au monastère de Centulle,¹ assez peu éloigné d'Auchy, où saint Silvin faisait sa résistance habituelle, pour inviter les moines à assister à ses obsèques. Les religieux de Centulle répondirent à cette invitation. Ainsi le saint évêque Silvin descendit au tombeau accompagné de tous les Ordres auxquels il avait donné pendant sa vie de si touchants exemples. Le saint pontife fut enseveli dans le monastère d'Auchy au chant des hymnes, à l'odeur des aromates, et avec la plus grande vénération.

Après l'office des morts, le seigneur Adaiscar et Assiglia (Ognies), son épouse, issue de la noble race des Francs, donnèrent un grand festin à ceux qui avaient assisté aux obsèques, afin de réparer les forces des voyageurs. Ils construisirent dans le monastère d'Auchy une basilique en l'honneur de la Mère de Dieu. Avant l'arrivée de saint Silvin, ce monastère avait été élevé par eux pour leur fille Sicherde, qui y prit le saint habit religieux. Après la mort de Silvin, Sicherde orna cette église de couronnes et de lampes; elle enrichit le tombeau du Saint d'or et de pierres précieuses, fit enchâsser dans l'or et l'argent le bâton recourbé qui soutenait ses pas chancelants dans sa vieillesse, et le plaça dans cette sainte demeure».

On rapporte plusieurs miracles que saint Silvin a faits durant sa vie et après sa mort; on remarque surtout une femme aveugle qui recouvra la vue, des énergumènes délivrés, et une infinité de malades guéris. Ces divers miracles ont donné lieu à autant de représentations diverses du Saint.

PATRIE ET RELIQUES DE SAINT SILVIN

Telle est la vie authentique de saint Silvin composée, comme nous l'avons déjà dit, par Anténor, son disciple, et retouchée, au 9^e siècle, par les soins de Leuthwithe, abbesse d'Auchy. Il n'est point question dans cette vie de la promotion de Silvin à l'épiscopat. Il faut supposer que, puisque l'auteur lui donne la qualité d'évêque, il fut élevé à cette dignité à Rome, après son retour de la Terre-Sainte. Les auteurs ont beaucoup varié sur ce qui regarde cet évêque. Molanus le fait naître à Théroüanne; une ancienne vie manuscrite lui donne l'Ecosse pour patrie; les uns l'ont fait

¹ Aujourd'hui Saint-Riquier.

descendre de Pépin et de Plectrude; les autres l'ont fait évêque de Théroouanne, et aussi de Toulouse. D'après M. Salvan qui croit être l'écho du sentiment généralement reçu, Silvain naquit dans le territoire de Toulouse.

Des preuves plausibles font penser aux Bollandistes qu'il naquit à Doesbourg, en Brabant. Cette ville, l'une des plus anciennes du pays, portait dans les premiers siècles le nom de *Thosa*, ce qui a pu la faire confondre avec Tholosa. Il est un mot, un seul, de la légende que nous voulons relever – il ne l'a pas encore été – comme allant à l'appui de cette dernière opinion : «Conduit par la main divine, dit Anténor, il se rendit dans la partie de l'Occident, au pays de Théroouanne». Pourquoi cette expression partie et cette autre Occident ? Théroouanne n'est pas à l'Occident de Toulouse, mais au Nord, tandis qu'elle est à l'ouest de Doesbourg. Ce mot partie, indique bien que Silvain habitait le pays dont Théroouanne dépendait, c'est-à-dire la Gaule-Belgique. Il fut évêque régional, c'est-à-dire n'ayant aucun siège particulier, mais destiné par le Siège apostolique à prêcher l'Evangile en divers lieux. On fixe sa mort au 15 février 718.

A l'époque de l'insurrection des Normands, au 9^e siècle, le corps de saint Silvain fut transporté au château d'Héristal, près de Liège, de là au château de Dijon en Bourgogne, puis dans l'abbaye de Bèze, où ses reliques demeurèrent en partie. En 951, Arnould, premier comte de Flandre, fit transporter le corps de saint Silvain du monastère de Bèze à Saint-Omer, dans l'abbaye de Sithieu ou de Saint-Bertin. L'histoire assez curieuse de cette dernière translation nous a été rapportée par Jean Ipérius, abbé de Saint-Bertin. «En ce temps, dit-il, Arnould l'Ancien apporta en ce lieu le corps du bienheureux Silvain d'Auchy; il le reçut à titre de gage, et à cette condition que, si au jour marqué, et avant que les cloches du monastère n'indiquassent l'heure de Prime, il n'était point racheté, le corps du Saint demeurerait à Saint-Bertin. Au jour fixé, les moines d'Auchy vinrent avec le prix convenu pour racheter le sacré dépôt; mais ils s'arrêtèrent le soir à Théroouanne, et le lendemain ne partirent qu'un peu tard. Comme ils s'approchaient de Sithieu, ils entendirent sonner pour Prime les cloches de Saint-Bertin; ils pressèrent aussitôt leurs chevaux, arrivèrent au couvent, et offrant le prix convenu, ils réclamèrent le corps du saint évêque, tout en prétendant qu'on avait devancé l'heure de la sonnerie pour Prime. L'abbé répondit qu'il était déjà tard, que personne ne s'était rendu coupable, d'une pareille fraude. Après avoir demandé quel était celui qui avait sonné les coups de Prime, on se rendit au clocher, et l'on vit les cloches s'agiter, d'elles-mêmes par miracle, Dieu faisant connaître ainsi que le bienheureux Silvain avait choisi cette maison pour le lieu de son perpétuel repos. Témoins de ce prodige, les moines d'Auchy revinrent à leur monastère». Telles sont les paroles d'Ipérius. D'après une autre version, les moines de Saint-Bertin se levèrent ce jour-là plus tard qu'à l'ordinaire, et quoique les cloches eussent sonné Prime, il fut reconnu que personne ne les avait agitées. Quoi qu'il en soit de ce miracle, le monastère d'Auchy ne put recouvrer le corps de saint Silvain.

Mais le 5 août 1516, le Père Antoine de Berges, célèbre abbé de Saint-Bertin, fit la visite solennelle du corps de saint Silvain. On éleva le même jour, dans une procession solennelle, le corps de saint Tron et de saint Libert; la liturgie fut chantée, au son des orgues et des cloches, en l'honneur de saint Silvain cru évêque de Toulouse. Après la liturgie, les portes du chœur ayant été fermées à cause du concours immense de peuple, l'abbé montra les saintes reliques. Sur les instances d'Olivier, abbé d'Auchy, on ouvrit la châsse de saint Silvain; une suave odeur s'exhala aussitôt. On vit alors le saint corps en son entier, et l'abbé ayant détaché l'os maxillaire inférieur pour en faire hommage aux religieux d'Auchy l'abbé Olivier se prosterna, revêtu de ses ornements sacrés, et ayant reçu ce précieux trésor au milieu des larmes de toute l'assemblée, le porta comme un riche trophée à Auchy, où saint Silvia était mort.

Les continuateurs de Godescard ajoutent que, depuis, le corps de saint Silvain fut porté à Senlis, où on le conserva dans l'église collégiale de Saint-Frambault jusqu'à la fin du 18^e siècle.

